

Les lignes qui suivent constituent un témoignage. Il émane de l'un de ses anciens élèves de la khâgne dijonnaise des années cinquante. S'il exprime une opinion personnelle, il pense traduire les sentiments qu'éprouvèrent ceux qui suivirent l'enseignement de Pierre de Saint Jacob dans cette classe.

La khâgne dijonnaise réunit dans la même classe une quarantaine d'étudiants, un peu moins en 1953-1954, un peu plus en 1954-1955. Cette classe est toutefois divisée en deux sections, l'une préparant au concours des E.N.S. de Sèvres et de la rue d'Ulm, l'autre à celui des E.N.S. de Fontenay et de Saint-Cloud. Chacune des deux sections groupe anciens et bizuths qui suivent ainsi le même enseignement, d'autant que les programmes (pour Saint-Cloud-Fontenay du moins) courent sur deux ans. Pierre de Saint Jacob assurait la totalité des cours d'histoire dans l'une et l'autre sections.

Il y était un professeur prestigieux et respecté, sans être aucunement redouté. Si nous l'appelions "Le Saint", surnom dont il n'est pas besoin d'expliquer l'origine, c'était sans y mettre de raillerie et sans aucune intention maligne, mais au contraire comme une sorte de preuve d'attachement et de reconnaissance. Nous savions qu'avec lui, le programme serait traité dans son intégralité, dans les délais voulus, qu'il consacrerait même du temps à revoir certaines questions. La solidité de ses cours était pour nous un gage de réussite à l'épreuve d'histoire du concours. Il les préparait minutieusement en alimentant son enseignement de ses recherches. Ainsi, au cours de l'année 1954-1955, la question mise au programme de Saint-Cloud portait sur l'Angleterre au XVIII^{ème} siècle. J'eus la surprise de découvrir, un an ou deux plus tard car sa modestie lui avait interdit d'en faire état, qu'il avait donné à *L'Information historique* (numéro de mai-juin 1955) un article sur "les enclosures anglaises".

Pour lui, la méthode était primordiale. Il avait l'art de construire un plan, de donner à ses leçons rigueur et clarté, sans oublier l'aspect vivant de l'exposé et il savait nous montrer comment procéder pour réussir. Selon la coutume qui voulait que nous brocardions quelque peu nos maîtres, en leur présence, au cours du repas de la fête de khâgne, nous mettions en avant (et j'y ai participé) certaines des expressions qu'ils employaient usuellement. Pour lui, c'était le "croyez-moi..." lorsqu'il cherchait à nous convaincre du bien-fondé de la méthode, le "chapeau" auquel nous devons penser pour introduire une partie, le "bloc" que devait constituer le paragraphe... Entré à Saint-Cloud en 1955, j'y rencontrai un ancien de la khâgne dijonnaise, intégré de l'une des années précédentes et qui n'était pas historien; il avait un souvenir durable des "plans du Saint".

Historien et pédagogue, Pierre de Saint Jacob l'était encore lorsqu'il reprenait nos exposés. En tant que "spécialiste", j'eus l'occasion et la chance d'en préparer plusieurs au cours de l'année 1954-1955 car le cours réservé aux optionnaires d'histoire ne rassemblait que six ou sept candidats parmi lesquels nous n'étions que deux "anciens" à viser sérieusement le concours. Il savait nous mettre en confiance en mettant en valeur le côté positif de notre travail et les critiques qu'il apportait s'accompagnaient toujours d'explications nettes, précises, concrètes, avec le souci de montrer non seulement ce qu'il convenait d'élaborer mais aussi comment y parvenir. Je me souviens ainsi d'une séance au cours de laquelle il avait inscrit au tableau tous les faits, toutes les idées, que nous lui jetions dans le désordre de l'instant sur un sujet donné, et comment il s'était véritablement débattu pour les relier, les ordonner et nous montrer comment en tirer le meilleur parti.

Sous une apparence un peu austère, renforcée par la rigueur d'une tenue très classique, costume plutôt sombre et chapeau, voire intimidante au premier abord, se cachait un homme de coeur, à la sensibilité très vive. Il n'exprimait guère ses sentiments mais nous le sentions proche de nous. Combien de fois est-il resté discuter à l'issue de son cours, si nous n'étions pas appelés par un horaire contraignant. Il était soucieux de nos réactions, craignait qu'une certaine rigueur de sa part ne nous décourage et nous expliquait comment relativiser. Il s'informait sur notre travail, l'état d'avancement de nos études et aussi sur les conditions matérielles de notre vie à l'internat. Face aux diverses inquiétudes qui pouvaient surgir, il ne cessait de nous redonner confiance.

Une anecdote pour terminer. J'ai retrouvé une lettre que j'adressais à ma mère au lendemain de l'épreuve d'histoire du concours, le 11 juin 1955. Venu nous soutenir, il attendait debout dans un coin de la salle que soit donné le sujet. Je cite mot pour mot ce que j'ai écrit : "Le Saint était pâle avant l'énoncé du sujet, mais d'un seul coup il s'est épanoui. Motif: nous l'avions traité et il l'avait prévu. La veille, il nous disait de jeter un dernier coup d'oeil sur trois corrigés dont celui qui est sorti... Donc un Saint heureux, et nous aussi."

Optionnaire en histoire, j'ai eu le privilège de travailler sous sa houlette pendant deux ans dans un climat de confiance et je n'hésite pas à dire que je lui ai dû tout spécialement mon succès au concours de 1955 et plus largement ma formation d'historien et d'enseignant.

Jacques Jarriot, khâgneux des années 1953-1954 et 1954-1955 (écrit en septembre 2008).